

Serge Wellens : Poète célèbre chez les fourmis

Monique W. Labidoire

La vie d'un poète est une histoire, une histoire de naissance, d'enfance, d'environnement, d'observation, de sensations et de sens, c'est aussi une histoire d'amitié. Mais c'est surtout une aventure qui semble se jouer à quelques limites pas tellement connues qui seraient celles de la vie vécue et celles de la vie rêvée. Par l'invention d'un langage unique, propre à chaque poète, ces deux vies vont se relier et même s'allier, particulièrement pour Serge Wellens qui nous montre tout au long de son œuvre que ces deux vies ne sont pas parallèles mais qu'elles sont étroitement mêlées dans le corps du poème, même si parfois elles ont dû s'isoler par contrainte de survie. La force du poète ne serait-elle pas d'atteindre ce point d'alchimie qui va lui donner le souffle de vie.

Si l'on en croit Saint John Perse, il est bien inutile de parler d'Alexis Léger. Mais avoir un père illusionniste et une mère trapéziste comme l'ont été les parents de Serge Wellens est assez peu banal pour un enfant en général et pour un futur poète en particulier pour que cette enfance soit privilégiée par une expérience. L'expérience, dès l'enfance, est le matériau essentiel d'une expression. Pour approcher au plus sensible l'œuvre du poète, il n'est sans doute pas inutile, même si ce n'est pas complètement indispensable, de savoir ce qui constitue son vécu. Malgré cet environnement bien spécifique, Serge Wellens nous dit que le cirque ne lui a jamais inspiré le moindre poème et le regrette fort, car il a gardé une vraie passion pour les arts de la piste. Il semble pourtant, que la poésie ait bercé son enfance tout autant qu'un esprit de liberté et de fraternité qu'on trouve souvent chez les gens du cirque et que l'on perçoit bien à la lecture de ses poèmes.

Serge Wellens a toujours « été » parmi les livres. Il commence par être stagiaire dans une grande librairie du Quai St Michel, à Paris, pour

continuer de librairies en maisons d'édition, jusqu'à ce jour où il poursuit cette aventure auprès de sa femme, Annie, dans leur librairie de La Rochelle. Le poète n'a pas seize ans lorsqu'il fait imprimer ses premiers poèmes à la fin de la première guerre mondiale. Écoutons ce qu'il écrit à ce propos :

Depuis que je sais lire, j'aime « le » livre pour ce qu'il est autant que pour ce qu'il dit. S'en saisir du regard avant que d'y poser la main, le feuilleter, rapidement d'abord, arracher au passage la promesse d'une phrase, puis y revenir lentement en faisant halte auprès des mots de connivence, relèvent d'un rituel amoureux, vraie danse nuptiale de l'esprit.

C'est pour être libraire un jour que j'ai renoncé à devenir cow-boy, explorateur ou pilote d'avion. J'ai choisi l'aventure.

Les textes de Serge Wellens nous parlent sans trop de détour même si des degrés sont à franchir. Une langue claire, des mots qui conduisent le sens du poème, des blancs qui résistent au trop plein du discours, une rigueur qui introduit un rythme, une forme, du sens, de l'émotion un matériau qui correspond à ce que nous appréhendons fortement de ce que le poème accepte de nous livrer. Il se laisse aussi guider par les mots : « *Les mots sont des chiens d'aveugle* » nous dit-il, des mots qui nous conduisent parfois dans l'obscur et dans l'inconnu mais pour mieux nous en faire sortir. Il est bien le frère des poètes de Rochefort, d'un Jean Rousselot qui l'a si bien aidé à faire ses premiers pas, d'un Jean Bouhier, d'un René Guy Cadou ou d'un Paul Chaulot. Le poète est dans la réalité du monde et dans l'éternité de la pierre :

I

Ici et non ailleurs
S'écrit notre futur
Dans la mémoire des pierres

Une heure dilue le temps
Au gré de la nuit feinte
Et du jour simulé

II

L'arbre est rare
Il donne une ombre d'un grand prix
La source n'a pas vu le jour
Faut-il la croire sur parole
Ou bien est-ce la course
D'un lièvre dans un taillis?

Ici et non ailleurs nous dit le poète, le monde s'écrit et se construit, c'est dans l'instant si court de notre passage qu'il faut s'élever, tel cet arbre rare, et pousser sa propre verticalité vers l'inconnu.

L'arbre, l'homme et le poète, une fois encore dans l'œuvre ont partie liée. L'arbre solitaire comme le poète, l'arbre tremblant comme l'homme, l'arbre et le poète cherchent ensemble le silence « *L'arbre se tait* » nous dit le poète. « *On dit qu'il souffre de son âme* ». L'arbre et l'homme en écho dans le poème s'inscrivent dans une réalité métaphorique; mais dans la poésie de Serge Wellens, on touche de si près la chair, la peau et l'écorce que l'imaginaire devient palpable. L'humour et l'humilité ne sont pas absents chez Serge Wellens et les rapports qu'il établit entre son imaginaire et les éléments concrets du monde amènent toujours son regard au plus juste. Soyons humbles, semble nous dire Serge Wellens, mais pas dans un seul sens. Élevons-nous au plus haut et restons auprès des plus petits des vivants, les larves, les insectes, les fourmis qui peuvent reconnaître par leur seule existence le poème et avec lesquels le poète ne cesse de parler. À la manière de Saint François d'Assise sans doute. Car nous dit le poète : « *Chez les fourmis, je suis un poète célèbre* »

Dire le poème sans trop se dire soi-même mais sans réduire partage et présence, c'est ce qu'inspire la lecture de l'œuvre de Serge Wellens, un chemin pour aller vers l'autre, vers les autres, dans la fraternité de la parole, mais aussi un chemin qui nous conduit vers le concret de l'existence. La vie est là, avec le poème, qui prend naissance dans un environnement donné, famille, lieu de vie, travail, langue populaire des banlieues, la France de l'après-guerre. Une époque qui mène à une prise de conscience et façonne le poème et l'homme. Le poète ouvre les yeux, observe, médite et doute.

Le travail d'écriture, l'amour des livres, l'ouverture fraternelle de son regard vers les autres poésies, cette manière si personnelle de capter la simple humanité au quotidien, font que le poème de Serge Wellens nous touche et nous émeut. Il nous permet de reconnaître des sentiments que nous aurions tendance à oublier. Il nous aide aussi à reconnaître et comprendre des lieux que nous refoulons et pour des raisons qui nous sont

propres. Nous permettre d'entrer dans ce qui nous est étranger et inconnu, dans ce que nous fréquentons peu, c'est aussi un des rôles du poète si on veut bien lui en accorder un.

Un des territoires de Serge Wellens est aussi celui où : « *chaque jour des hommes viennent là / le sang un peu lourd / le cœur un peu las / les poumons plus opaques* ». Des hommes, donc, fréquentent une réalité que le poète saisit dans l'épaisseur de son écriture. Les mots qu'il choisit, le motif qu'il développe sont actes vivants. Serge Wellens nous montre un engagement par les choix qui désignent, en partie seulement, ce qu'il est. Ainsi le poème « *Un soir en barbarie* » in memoriam à Mohammed et Othman Fersadou, sans doute une amitié qui reste un des points forts de son passage obligé en Algérie :

Le vent courant jouait de l'orgue
Dans les figuiers de Barbarie

La mer trinquait à notre table
Puis s'en allait à reculons
En nous faisant des révérences

La lune venait boire à ta bouche
Comme à la fraîcheur d'un puits

Notre amitié portait le nom
Intraduisible des fontaines.

Des poèmes comme « Les jardins de l'usine », « Ce caillot », « Épitaphe », ou « Un soir en barbarie » parmi beaucoup d'autres, sont de l'ordre de l'action et d'un engagement. Mais être poète n'est-ce pas déjà s'engager vers quelque chose à recréer, à transformer, à élever ? N'est-ce pas s'interroger sur des valeurs esthétiques, sociales, morales, philosophiques ? S'agissant de la poésie de Serge Wellens il m'a semblé que ces valeurs étaient plutôt de l'ordre de l'élévation, du partage et de la compréhension du monde. Cela ne veut pas dire que le poète est d'un optimiste à toute épreuve ni que le meilleur est au bout de la route. Il n'en sait rien et n'espère pas toujours. « *Nul poème n'est parole d'évangile* » écrit-il. Mais le poème de Serge Wellens s'engage dans une voie qui cherche à guérir de la lèpre et de l'obscur.

L'acte d'écriture poétique apparaît bien chez Serge Wellens comme un engagement total au monde. Les outils que sont la parole et l'écriture

sont sources d'interrogation. Sans doute le matériau construit-il l'objet du poème car tous ces signes, ces sens, émotions, transports, faiblesses aussi seront jugés : Car on te jugera, dit le poète parlant du poète et de lui-même :

On te jugera

On te jugera pour quelques légères virgules, pour quelques temps désaccordés. Pour avoir pris l'affût dans des taillis si maigres qu'ils ne tromperaient un mouton.

À tes questions, on répondra par des questions. Où sont tes lièvres noirs et tes renards de feu? Quelle pépite nous ramènes-tu, toi qui prétendais vivre selon l'incorruptible morale des orages?

On te jugera. Il te faudra demander grâce pour une ombre, pour un reflet; pour tout ce bruit qui t'accompagne, poli par l'habitude et creusé par l'usage.

Ce bruit pour rien.

Pour Serge Wellens, la poésie se veut loin du bruit pour rien. S'il y a bruit, c'est pour la joie, le rire et le partage. Serge Wellens, comme tout chercheur d'écriture a aussi réfléchi sur l'outil et le matériau dont il se sert. Voici ce qu'il écrit :

Mais la poésie?... La poésie qui se nourrit de silence et que le bruit terrorise; la poésie qui n'a pas de valeur marchande, la tout autre, l'épineuse, la difficile, la secrète... Quelles sont ses chances de survie en un temps où toute chose se pense en termes de rendement et non en termes de bonheur?

Il entre dans la morale du poète de savoir que la poésie est un art de pauvre et qui ne mène à rien qu'à une plus redoutable connaissance de soi-même.

La poésie, pour Serge Wellens, semble bien être une compréhension du monde qui passe par une compréhension de soi-même et des autres. Il nous offre une poésie qui est nécessaire à « *L'ordinaire de nos jours* ». Acte de vie et acte de poésie s'imbriquent dans le texte et dans

le quotidien du poète, comme révélateur et concrétisation d'un profane et d'un sacré faits de fraternité et de partage. Et c'est bien en creusant sa poésie que Serge Wellens a, semble-t-il, trouvé ses chemins de vie et de foi. Il n'y a pas d'hiatus entre ce que le poète vit, dit et écrit :

« *Il n'y a rien à voir ici*
Tout est réel » écrit-il

Et c'est ce que nous pouvons retenir de cette œuvre. Il semble bien que ce soit l'épaisseur du réel qui conduise le poème de Serge Wellens vers le sacré et le spirituel. Sans l'écoute de la parole, le regard sur les lieux, le toucher de l'écorce, la saveur du vin et la grande et odorante respiration du monde, le poète aurait-il pu approcher ce qui ne peut être vu ? À cela répondent les textes. Des textes fraternels qui disent que le poète Serge Wellens n'acceptera jamais la solitude. « *La solitude est hérésie* » nous dit-il et il faudra bien qu'une porte s'ouvre dans un lieu, vers les poèmes, vers les hommes, vers le ciel, vers l'amour.

Mais de quel lieu s'agit-il sinon d'un lieu sans racines pourtant enraciné dans le poème. Par le poème, par l'amour et la fraternité avec le monde, Serge Wellens nous révèle que tout lieu d'écoute est patrie. Il peut donc n'être qu'apatride et selon ce qu'il vit dans un moment donné « *citoyen d'un paysage* », et surtout citoyen d'un langage particulier dont l'alchimie se constitue d'imaginaire et de réalité.

Cette alchimie a besoin des mots de la langue qui véhiculent notre compréhension, des mots tissés et dé tissés, des mots élimés, des mots usés par la tendresse comme par la cruauté. « *Les mots sont des chiens d'aveugle* » c'est le très beau titre du dernier recueil de Serge Wellens. Ce sont des mots qui transmettent un monde, celui du poète et celui du poème. Des mots qui forcent l'obscur et l'inconnu, des mots qui fréquentent ce qui nous est étranger et qui par la grâce du poème va devenir plus familier.

Serge Wellens, citoyen de la poésie, militant du fraternel, fervent d'une religion retrouvée dans le microcosme d'un territoire de plus en plus invisible qu'est le territoire du poème, n'est pas seulement célébré par les fourmis mais par tous ceux qui comme lui espérons encore longtemps de cet art de pauvre où l'or, loin de s'étaler aux vitrines des bijoutiers, s'exploite patiemment dans de nombreuses mines encore à découvrir.

Serge Wellens ne cesse de creuser la vie et le poème dans une tension à la mesure des différents âges de l'homme qu'il a été et qu'il est maintenant ; et si nous savons que son prochain recueil est une tentative d'exploration de la vieillesse qui s'intitulera : « *Il m'arrive d'oublier que je*

perds la mémoire » nous savons aussi que son œuvre poétique s'inscrit au centre d'un noyau dur qui sauvegardera ce qui justement ne peut s'oublier.

Serge WELLENS : REPÈRES

- Naissance le 11 août 1927 à Aulnay-sous-Bois
- Parents : artistes de cirque, père illusionniste, mère trapéziste ;
- École primaire puis buissonnière dans un Paris sinistre où l'armée d'occupation a, effectivement, la couleur des buissons. Lecteur boulimique, autodidacte à plein temps.
- Premiers poèmes publiés vers la quinzième année.
- Apprentissage dans une librairie du Quartier Latin ;
- 1947 : Service militaire en Algérie. Pas de goût pour la colonisation
- Se lie d'amitié avec les poètes de l'École de Rochefort, Rousselot, Bouhier, Manoll, Béalu, Bérumont.
- Fonde en 1954, avec quelques amis, un mouvement farceur baptisé L'ORPHÉON qui, de canular en canular, finit par organiser de vraies rencontres de poètes contemporains avec un public populaire.
- Ne s'est guère éloigné des métiers du livre.
- Écrit parce qu'il ne peut s'en empêcher. Sa poésie doit beaucoup aux paysages qui la traversent : la Grèce, la Yougoslavie, la Sicile, les Îles Féroé, la Laponie, le Sahara, l'Islande, l'Irlande, la Haute-Provence.
- En décembre 1999 l'Université d'Angers lui consacre un colloque dont les Actes sont parus en janvier 2001.
- Vit près de La Rochelle où sa femme, Annie, est libraire. Un fils, Antoine, comédien.

LIVRES PUBLIÉS

Poésie

J'écris pour te donner de mes nouvelles, Cahiers de Rochefort 1952

À la mémoire des vivants, Lithographie de Guy Robin, Cahiers de Rochefort 1955

Marguerite, Cahiers de l'Orphéon, 1957

- Les Dieux existent*, préface de Jean Rousselot, sérigraphie de Guy Robin, Millas-Martin Collection « IO » 1965
- Méduses*, vingt dessins de Jean Cuillerat, Millas-Martin Collection « IO » 1967
- Santé de ruines*, sérigraphie de Louis Charlet, Saint-Germain-des-Prés, 1972
- La Pâque dispersée*, Jean le Mauve, 1981
- La concordance des temps*, lithographie de Roger Toulouse, Folle Avoine, 1986
- Les résidents*, dessin de Geneviève Lechantre, Folle Avoine 1990
- La concordance des temps*, qui reprend le titre du recueil de 1986, vignette de René Claude. Anthologie des poèmes parus entre 1952 et 1992; Folle Avoine 1997
- Les mots sont des chiens d'aveugle*, vignette de René Claude, Folle Avoine 2001

Essais

- Rutebeuf*, présentation, choix de poèmes, traduction. Saint-Germain-des-Prés. Collection « Poésie 1 » 1969
- Entretiens avec l'Abbé Coutant*, Folle Avoine, 2000

Souvenirs

- Ni le jardin de son éclat* (Numéro spécial de la revue NOAH) 1986